

La sexualité est un élément central de la vie. Enfant, adolescent, adulte, femme, homme... nous sommes faits de sentiment, de désir, de plaisir et d'amour... autant de composantes qui se construisent dans la relation à soi et à l'autre. Ni ange, ni démon, l'être humain doit construire sa part de sexuel tout au cours de sa vie. Mais dans un contexte où l'abus sexuel et la pédophilie envahissent le devant de la scène, la sexualité n'apparaît plus que comme objet d'indignation, de déni et de danger potentiel. Comment dès lors aborder la sexualité au quotidien ? Quelles sont, à cet égard, nos responsabilités d'adultes, de professionnels ?

Chacun est façonné de ses identités multiples. La question de la sexualité touche toutes les identités à la fois.

Ce Temps d'Arrêt invite les lecteurs à laisser de côté leur peau de professionnel pour s'interroger à partir de leur identité de parent ou de parent potentiel. Détour indispensable pour rejoindre ensuite les réalités singulières de chaque famille rencontrée en situation professionnelle.

#### Temps d'Arrêt:

Une collection de textes courts dans le domaine du développement de l'enfant et de l'adolescent au sein de sa famille et dans la société. Une invitation à marquer une pause dans la course du quotidien, à partager des lectures en équipe, à prolonger la réflexion par d'autres textes.

[www.yapaka.be](http://www.yapaka.be)

Coordination de l'aide aux victimes de maltraitance  
Secrétariat général  
Ministère de la Communauté française  
Bd Léopold II, 44 – 1080 Bruxelles  
[yapaka@yapaka.be](mailto:yapaka@yapaka.be)



# CHOUX, CIGOGNES, «ZIZI SEXUEL», SEXE DES ANGES... PARLER SEXE AVEC LES ENFANTS ?

*Martine Gayda*  
*Francis Martens*  
*Monique Meyfroet*  
*Reine Vander Linden*

*Avant-propos de*  
*Catherine Marneffe*

LECTURES

TEMPS D'ARRÊT

**Choux, cigognes,  
«zizi sexuel»,  
sexe des anges...**

# **Parler sexe avec les enfants ?**

*Martine Gayda  
Francis Martens  
Monique Meyfroet  
Reine Vander Linden*

*Avant-propos de  
Catherine Marneffe*

## Temps d'Arrêt :

*Une collection de textes courts dans le domaine du développement de l'enfant et de l'adolescent au sein de sa famille et dans la société. Une invitation à marquer une pause dans la course du quotidien, à partager des lectures en équipe, à prolonger la réflexion par d'autres textes.*

Ce Temps d'Arrêt est le fruit d'un dialogue entre Martine Gayda, journaliste, Monique Meyfroet, psychologue clinicienne, Reine Vander Linden, psychologue clinicienne, et Francis Martens, psychologue, anthropologue et psychanalyste.

Un avant-propos de Catherine Marneffe, pédopsychiatre, introduit la réflexion.

Fruit de la collaboration entre plusieurs administrations (Administration générale de l'enseignement et de la recherche scientifique, Direction générale de l'aide à la jeunesse, Direction générale de la santé et ONE), la collection Temps d'Arrêt est éditée par la Coordination de l'Aide aux Victimes de Maltraitance. Chaque livret est édité à 10.000 exemplaires et diffusé gratuitement auprès des institutions de la Communauté française actives dans le domaine de l'enfance et de la jeunesse. Les textes sont également disponibles sur le site Internet [www.yapaka.be](http://www.yapaka.be)

### Comité de pilotage :

Jacqueline Bourdouxhe, Nathalie Ferrard, Gérard Hansen, Françoise Hoornaert, Perrine Humblet, Roger Lonfils, Cindy Russo, Reine Vander Linden, Jean-Pierre Wattier, Dominique Werbrouck.

### Coordination :

Vincent Magos assisté de Diane Huppert, Philippe Jadin et Claire-Anne Sevrin.

**Avec le soutien de la Ministre de la Santé, de l'Enfance et de l'Aide à la jeunesse de la Communauté française.**

Éditeur responsable : Henry Ingberg – Ministère de la Communauté française – 44, boulevard Léopold II – 1080 Bruxelles.      Septembre 2006

## Sommaire

<b>Avant-propos</b> <i>Catherine Marneffe</i> .....	5
<b>Parler de la sexualité avec les enfants</b> .....	17
<b>Comment la société balise-t-elle la sexualité ?</b> <b>Comment les individus canalisent-ils les pulsions sexuelles ?</b> .....	21
<b>Se construire son identité et son enveloppe intime</b> .....	27
<b>Moduler, réguler, intégrer les excitations</b> .....	35
<b>D'un pôle à l'autre : l'ambivalence</b> .....	41
<b>Créer le dialogue</b> .....	44
<b>Chemin faisant, l'enfant construit ses représentations, ses fantasmes, son discours, son identité, sa sexualité...</b> .....	51
<b>Un ouvrage à réécrire sans cesse</b> .....	58
<b>Bibliographie</b> .....	61

# Avant-propos

*Catherine Marneffe*<sup>1</sup>

Dix ans après l'affaire Dutroux et la mort de Julie et Mélissa, la Belgique revit le même cauchemar à travers l'enlèvement et le meurtre sexuel tout récents de deux fillettes, Nathalie et Stacy. Et les vieux démons resurgissent, à savoir l'amalgame insupportable entre la violence intra-familiale et des scènes d'une exceptionnelle sauvagerie, la scandalisation et la panique qui élèvent l'agression sexuelle au rang de mal suprême et engendrent à nouveau la proposition de programmes pour «prévenir» les enfants.

Dans tous les médias, les adultes se posent la question de la «bonne» attitude à avoir avec les enfants: faut-il tout leur dire, faut-il leur dire la vérité, comment les protéger, en les informant ou en les enfermant, auront-ils des cauchemars, peuvent-ils regarder les journaux télévisés ?

Comme si tous les adultes parents et professionnels submergés par leurs émotions avaient à la fois perdu leur simple bon sens, la confiance en leurs compétences propres et la mémoire de leur expérience, comme s'ils avaient oublié qu'enfants, ce qui les rassurait le plus, ce qui leur permettait d'apprivoiser leurs inquiétudes ou leur dégoût était l'attitude sereine de leurs parents lorsque ceux-ci ne montraient pas de signes de peur parce qu'ils avaient trouvé les moyens intellectuels et psychiques nécessaires à surmonter leurs angoisses.

La meilleure façon de pallier les éventuelles conséquences sur les enfants des drames

---

<sup>1</sup> Pédiopsychiatre, psychothérapeute, agrégée de l'enseignement supérieur.

extrêmes mis en lumière par la tempête médiatique est de s'adresser aux adultes et plus particulièrement aux parents en les encourageant à penser, à s'impliquer personnellement plutôt qu'à attendre des réponses venant « d'en haut » et à retrouver les mécanismes de solidarité face à la question de la souffrance psychique et sociale qui engendre la violence. Mais la tendance est à faire l'inverse et à vouloir se centrer sur les enfants, malgré les expériences délétères du passé.

Certaines campagnes de prévention des abus sexuels à l'adresse des enfants, qui se sont multipliées après l'affaire Dutroux, ont été l'exemple parfait de ce qu'il ne faut pas faire. Elles étaient mal pensées, implantées de façon sauvage, dirigées vers de très jeunes enfants, sans impliquer les parents, sans articulation avec le réseau d'aide et sans concertation entre les institutions qui les financent.

Le support le plus utilisé pour prévenir l'abus sexuel des enfants par des adultes a été le livre *Mimi, fleur de cactus et son hérisson*<sup>2</sup>. Le message contenu dans la préface aux parents et aux grands-parents est déjà édifiant : « Préparer un avenir heureux pour ceux qui nous suivent est un idéal... Or les dangers, hélas très réels, existent... Et tout enfant, qui vous le savez est déjà "une petite personne" doit être adéquatement informé. Il sera dès lors mieux à même de réagir et de sauvegarder son intégrité, en cas de problème ». Or, si F. Dolto a dit que l'enfant est une personne, elle n'a jamais dit qu'il était une grande personne hors développement, qui devait garantir son évolution et sa protection seul.

Le malaise déjà ressenti lors de la lecture de la préface continue tout au long du livre, par exemple « Si une grande personne m'embête, je réagis. J'ai mes plans hérisson. Gare aux

---

2 Botte M.-F., *Mimi, fleur de cactus et son hérisson. Qui s'y frotte s'y pique*. Bruxelles, La longue vue, 1996.

piquants... » C'est vrai que c'est difficile mais parfois il faut dire NON même à des grandes personnes, certaines ne respectent pas les enfants! »

Pour conclure : « Quand une grande personne me fait une proposition, je réfléchis. Je me pose trois questions :

1. Ai-je envie d'accepter ?
2. Ma famille, mes profs sauront-ils où je me trouve si j'accepte ?
3. Si j'en ai besoin, quelqu'un pourra-t-il m'aider ?

Si l'une des réponses est "non" je dois refuser! »

Il va de soi que le monde des adultes y est représenté comme inquiétant et dangereux. Dans presque toutes les situations vécues par les enfants au quotidien, il y a en effet moyen de répondre « non » à une des trois questions sans que pour autant les enfants soient en danger. La sexualité adulte, de toute façon menaçante pour les enfants, n'est jamais vraiment nommée comme telle. Elle est reléguée à de « drôles d'idées », des « attouchements » que Mimi ou ses amis n'aiment pas ou refusent parce qu'ils viennent de personnes qu'elle ou ses amis ne connaissent pas. Cette façon peu claire d'aborder les contacts indésirables entre adultes et enfants ne peut que prêter à confusion.

Comment faire la part des choses quant aux gestes et aux mots quotidiens anodins de nombreux adultes heureusement bien intentionnés à l'égard des enfants ?

Or, de tout temps, la pédophilie a existé et les parents ont protégé leurs enfants en leur évitant de se trouver dans des situations dangereuses. La réalité quotidienne est bien différente : ce sont les enfants qui vivent dans des milieux affectivement carencés qui sont les plus à risque d'abus sexuels extra-familiaux. D'une part, parce qu'ils sont à la recherche de n'importe quelle marque d'attention de la part de n'importe quel adulte

tant une relation affective leur manque et, d'autre part, parce que les pédophiles savent que c'est auprès de ces enfants qu'ils ont le plus de chances d'arriver à leurs fins.

Suite à ces programmes de prévention anxio-gènes, de plus en plus d'enfants ont éprouvé des difficultés à faire la part des choses par rapport aux gestes et aux mots quotidiens anodins des adultes qui s'occupent d'eux. Pourtant, deux ans plus tard, un autre livre, *Zoé, petite princesse*<sup>3</sup> fut publié, dont l'objectif était de continuer à diminuer l'anxiété des enfants, anxiété qui paradoxalement n'était que le résultat des effets pervers provoqués par des mesures de prévention inappropriées prises au préalable par les mêmes instances. Alors que les conséquences néfastes des campagnes menées commençaient à s'atténuer, le livre a relancé le débat.

En fait, ces questions préoccupaient surtout les adultes et ont généré des mouvements normatifs et moralisateurs qui ont voulu se consacrer au sauvetage des enfants sans se poser de questions sur l'attitude éthique à adopter. Malgré une amplification du discours sur l'enfant, celui-ci mettait l'accent sur son immaturité, bien plus que sur son potentiel et ses capacités propres, son génie naturel.

Le livre *Zoé, petite princesse* illustre bien ce phénomène d'une petite fille en famille d'accueil, qui se rend compte que sa mère réagit avec beaucoup d'inquiétude à ses sorties, ses retards,... Elle essaie de comprendre et pose des questions à son père qui tente de la rassurer tout en lui racontant des versions modifiées du *Petit Chaperon rouge* et du *Petit Poucet*. Elle finit par découvrir que les parents ont eu un petit garçon, Benjamin, qui a été enlevé et tué. Le père lui raconte l'histoire de cet enfant à travers un

conte: l'enfant s'était éloigné pour jouer dans un pré. Il fut attiré par des vaches et tué par un taureau que les parents du petit garçon tuèrent à leur tour! « Tu sais, » dit le livre, « il existe des personnes qui sont aussi dangereuses que le taureau dans l'histoire. » Tout de suite après cette révélation, les parents d'accueil de Zoé lui annoncent avec joie une nouvelle naissance.

Il faut reconnaître qu'il est peu probable que des parents ayant perdu un enfant dans de telles circonstances puissent non seulement accueillir un enfant et de surcroît décider d'avoir un autre bébé. L'histoire racontée par le père insinue la possibilité de la vengeance personnelle puisque les parents du petit garçon dans l'histoire tuent effectivement le taureau. Quant à la modification des deux contes de fées qui font partie de l'enfance depuis tant de générations, pris ici à la lettre, elle est regrettable parce qu'elle nie leur valeur thérapeutique. Les contes sont l'expression symbolique des expériences les plus importantes de la vie et répondent de façon précise et irréfutable aux angoisses du jeune enfant. L'enfant comprend cela intuitivement tout en étant incapable de le « savoir » explicitement.

En étant trop concrète et explicite, cette histoire ne peut qu'angoisser les enfants tout en banalisant la complexité de leur vie intra-psychique, comme si l'auteur ne pouvait pas reconnaître que les enfants ont aussi des possibilités d'investir un événement traumatique par la pensée et l'imagination. Comme si ceux-ci n'avaient pas de tout temps manifesté leur curiosité et poussé les adultes dans leurs derniers retranchements en posant des questions sur les sujets les plus divers à des moments où ils s'y attendent le moins, pour la plus grande joie des adultes.

S'il faut regarder en face le drame affreux des enfants disparus et tués, il n'est pas nécessaire d'élever la pédophilie à la forme la plus grave et la plus fréquente de maltraitance d'enfants. Les

---

3 Lelièvre C. et al, *Zoé, petite princesse*, Bruxelles, Labor, 1998.

chiffres le démontrent. En Communauté française, les 14 équipes SOS-enfants, installées depuis 1983 sont bien intégrées dans la population (40 à 50% des signalements sont effectués par des membres de la famille) et prennent en charge les cas de maltraitance. Ceux-ci concernent pour l'année 2005, 3.559 enfants de moins de 18 ans, dont 1.200 abusés sexuellement: 77% d'entre eux sont abusés par un membre de la famille. Les sévices sexuels extra-familiaux concernent donc 924 enfants sur ± un million d'enfants. On est loin des nombres alarmistes cités à tort et à travers. On constate aussi qu'il existe souvent un lien entre l'auteur extra-familial et sa victime: il s'agit soit d'un ami de la famille, d'un autre mineur ou d'un voisin<sup>4</sup>. La maltraitance sexuelle représente une forme de maltraitance venant s'ajouter à d'autres formes de mauvais traitements infligés à des enfants, comme la négligence, les agressions physiques ou verbales. De toute façon, les conflits sexuels jouent toujours un rôle central et profondément complexe dans les violences familiales. Le danger ne se trouve donc pas tant dans la rue que dans l'entourage proche des enfants.

Ensuite, cette façon d'aborder les abus sexuels à l'égard des enfants dans l'indignation, l'exagération ou le déni, reflète en réalité un retour en arrière dramatique par rapport à une conception moderne de la sexualité.

Les écrits de Freud, et la compréhension nouvelle qu'il a apportée de la sexualité, les changements sociaux, démographiques et scientifiques dans les relations entre sexes et dans la famille (entre autres la baisse de la natalité et l'amélioration des techniques contraceptives) sont à la base de l'évolution de la sexualité. Celle-ci est devenue un élément central dans la vie des

femmes et des hommes. Elle est une finalité en soi, détachée de la reproduction. Elle implique le corps dans son ensemble et existe déjà depuis l'enfance. Elle est développée dans la relation aux parents. Tous les membres de la famille sont des objets de fantasmes et on peut donc affirmer que chaque famille est incestueuse mais que la pathologie se situe dans l'agir. La construction de l'abus sexuel à l'égard des enfants, sur laquelle ces actions s'appuient, essaye de créer la notion de l'a-sexuel. Les enfants sont considérés comme des « boîtes noires » sans développement, sans connaissances et sans désirs sexuels. Les abuseurs sont des « robots de pouvoir », appartenant à une autre espèce, qu'il faut poursuivre et punir pour mieux la contrôler. Certains actes sexuels sont qualifiés d'abusifs, uniquement parce qu'il existe une différence d'âge de cinq ans entre les enfants ou les adolescents impliqués. La sexualité est à nouveau perçue comme dangereuse et pathologique, comme une menace pour la famille.

L'amour, la libération de nos désirs sexuels, l'émancipation et l'expérimentation, les sentiments, l'imagination ne sont pas au rendez-vous. Le message véhiculé aux enfants au travers des programmes de prévention induit que toute sexualité est mauvaise, que toucher les enfants est suspect, qu'il y a des bons et des mauvais attouchements et que la société regorge de pervers sexuels qui doivent être gravement sanctionnés.

Face aux problèmes soulevés par la délinquance sexuelle, trop d'adultes adoptent des démarches éducatives qui risquent non seulement d'être inutiles pour protéger l'enfant, mais aussi de perturber le rythme de compréhension qui lui est propre. L'anxiété de l'adulte à cet égard, par ailleurs, peut transformer facilement en source d'angoisse ce qu'il voudrait donner à l'enfant comme moyen de se défendre. Les films évoquant la possibilité d'actes sexuels par les adultes suscitent une anxiété anormale chez plus

---

4 Rapport d'activités annuel des équipes SOS-enfants, service SOS-enfants, Office de la Naissance et de l'Enfance, Communauté française de Belgique, Bruxelles, <http://www.one.be>, 2005.

5 Freud S., *Trois essais sur la théorie sexuelle*, 1905, Paris, Gallimard, 1987.

de la moitié des enfants, qui dans l'immense majorité ne sont heureusement pas confrontés précocement à la sexualité adulte<sup>6-7</sup>. Ces campagnes encouragent également les enfants à se défendre, même contre leur propre père – comme si cela était possible. Une étude de Finkelhor<sup>8</sup> a démontré que les enfants qui s'étaient effectivement défendus en situations d'agressions, suite à de tels programmes, présentaient plus de lésions physiques que les autres.

La médiatisation des affaires sexuelles concernant l'enfant a jeté une ombre sur les enjeux de la relation infantile à l'autre: on a voulu oublier que l'enfant dans sa construction même est aux prises avec le sexuel. Dans nos écoles maternelles, les enfants ne pouvaient plus être accompagnés aux toilettes par les instituteurs, ni «touchés» dans les milieux d'accueil de la petite enfance par les éducateurs pour éviter toute ambiguïté et se mettre à l'abri de soupçons de pédophilie. En un mot, toute cette confusion ne peut que risquer d'hypothéquer le développement harmonieux de la sexualité des enfants, alors que c'est bien la peur d'une sexualité adulte et libre, qui est à la base de l'exploitation sexuelle des enfants.

Heureusement, comme dans une horloge, le balancier est revenu à son état antérieur. Même si on est très loin des recommandations solidaires et progressistes formulées par la Commission Nationale contre l'Exploitation Sexuelle des

---

6 Trudell B., Whatley M.H., *School sexual abuse prevention: Unintended consequences and dilemmas*, Child Abuse and Neglect, vol. 12, 1988, p. 103-113.

7 Pelcovitz D. et al, *The failure of a school-based child sexual abuse prevention program*, Journal Am. Acad. Child Adolesc. Psychiatry, vol. 31:5, 1992, p. 887-892.

8 Finkelhor D., Asdigian N., Dziuba-Leatherman J., *The effectiveness of victimisation prevention instruction: an evaluation of children's responses to actual threats and assaults child abuse and neglect*, vol. 19 (2), 1995, p.141-153.

Enfants<sup>9</sup> du 23.10.1997. Celle-ci a eu l'intelligence d'insister sur le contexte social et politique de la violence et sur la chosification implicite à la logique consumériste, qui sont à la base de la sexualisation excessive et de l'abus sexuel. Elle a proposé des solutions progressistes centrées sur l'aide à apporter tout en donnant au judiciaire une fonction supplétive, en dénonçant la tendance malheureuse au recours à la justice pour la résolution du moindre conflit. Dans cet esprit, les mesures de signalements obligatoires à la justice sont abolies. Par contre, les autorités judiciaires ont été encouragées à traiter avec compétence les situations qui lui étaient soumises. Il faut reconnaître que la gestion des abus sexuels, des problèmes de maltraitance et de négligence dans ce secteur s'effectue de façon beaucoup plus professionnelle et sérieuse qu'auparavant. Par ailleurs, jusqu'à très récemment, les enfants n'étaient plus harcelés par des campagnes de prévention inquiétantes: au contraire, le programme de prévention de la maltraitance de la Communauté française<sup>10</sup> s'adresse aux parents en les encourageant à prendre du temps et à réfléchir. Les abus sexuels n'occupaient plus le devant de la scène, la fascination des intervenants et du grand public ayant cédé la place à plus de décence. La prise de conscience de la victimisation secondaire à travers l'utilisation de la parole de l'enfant comme dénonciatrice a permis d'ajouter moins de traumatismes à l'abus lui-même. Les équipes SOS-enfants ont retrouvé leur confiance en elles, même si elles ne sont pas suffisamment soutenues ni reconnues dans un travail de fond, indispensable dans la résolution de la violence.

---

9 *Les Enfants nous interpellent*. Rapport final de la Commission Nationale contre l'Exploitation Sexuelle des Enfants, Bruxelles, Service Fédéral d'Information, 1997.

10 *Yakapa, Parents, enfants: prenons le temps de vivre ensemble*, brochure publiée par la Coordination de l'aide aux victimes de maltraitances, Ministère de la Communauté française, Bruxelles, Éd. resp. H. Ingberg, 2002



Cela n'évite cependant pas la relance de campagnes telles que la «Campagne de sécurité personnelle des enfants», reprenant sur une petite carte offerte aux enfants les trois questions déjà mentionnées en début de texte et dont les réponses les aideraient à trouver en eux davantage de ressources pour se protéger.

Du même acabit, a resurgi une campagne de prévention des abus sexuels intitulée «Amadilio» du nom d'une mascotte réalisée par le Centre pour Enfants Disparus «Child Focus» et l'asbl «Clé pour la jeunesse» à destination des enseignants, en totale contradiction avec la politique d'aide et de prévention mise en œuvre en Communauté française.

L'enseignant, par sa position d'observateur au contact quotidien avec l'enfant, est encouragé à effectuer un diagnostic et à signaler avec recours prioritaire au judiciaire. Si le but proposé est de «développer des compétences sociales spécifiques de l'enfant dans un cadre préventif», ce qui est un thème intéressant, chaque scénario est construit afin que l'enfant apprenne à se protéger de l'autre, de l'adulte. Les parents, la famille et les ressources de l'enfant sont oubliés.

Certains bons adultes pourront le sauver. À l'enfant d'identifier ce qui différencie les bons des mauvais. Les descriptions «cliniques» concernant les enfants supposés abusés sont consternantes et ne peuvent qu'induire l'enseignant en erreur et l'éloigner de sa fonction première, à savoir sa mission pédagogique qui s'inscrit aussi dans une logique d'aide et de protection des enfants qu'il a à sa charge.

Il est de plus en plus difficile dans une société qui entretient le mythe que tous les enfants sont victimes de trouver une place spécifique et de consacrer un effort significatif aux enfants réellement maltraités, abusés sexuellement ou négligés. Paradoxalement, les vraies victimes ne se

voient pas consacrer plus d'attentions et plus d'efforts par une société obnubilée par la maltraitance potentielle de tous les enfants et incapable de faire confiance aux parents. On renforce ainsi leur infantilisation, créant par là même la justification de se substituer à eux à travers l'école, les structures sociales et la justice.

Trop de structures sont en outre orientées vers une aide de type caritative, c'est-à-dire porteuse d'une mission d'arracher l'enfant à son calvaire, tout en restant extérieures aux mécanismes générateurs de la violence. Ce faisant, ces structures d'aide créent les propres conditions de leur échec en refusant d'entrer en relation avec les personnes impliquées dans la dynamique violente, condition indispensable à l'efficacité d'une intervention, comme l'ont bien montré les modèles modernes de protection de l'enfance.

Il en va de même de l'éducation dans son ensemble: pour lutter contre l'affaiblissement des responsabilités qu'entraîne la société marchande, pour éviter la victimisation des enfants, les parents et les adultes responsables doivent plus croire en eux et faire l'effort d'entrer en relation avec leurs enfants et ceux qu'ils ont en charge en utilisant l'énorme potentiel de confiance que ceux-ci placent en eux.

La vraie prévention de la maltraitance des enfants, et plus spécifiquement celle des abus sexuels, est nécessaire et possible. Elle consiste à œuvrer ensemble dans le groupe social et autour des familles en difficulté en cherchant toujours à ouvrir le dialogue et à accueillir les émotions.

La violence est engendrée par des personnes en situation de détresse psychique et/ou sociale, soit potentiellement par chacun d'entre nous. Dès lors, il s'agit de soutenir les parents en difficulté afin que ceux-ci puissent assurer la protection de leur enfant et garantir les conditions de son développement. Personne ne le peut seul et

ce sont les transmissions interprofessionnelles qui permettent de tisser un système cohérent autour de la famille, ce qui l'amènera peut-être à trouver le liant et la sécurité nécessaires à sa construction.

Le message véhiculé ne doit pas être celui de la peur de la sexualité mais celui de son importance et du plaisir qu'elle suscite. Mais, quand il s'agit de sexualité, il y a toujours quelque chose de problématique, parce qu'elle est entièrement contaminée par la vie psychique, et la réalité de la vie psychique, c'est la réalité de l'inconscient. Ce qui est gênant, ce n'est pas la sexualité, comme disait Tomkiewicz<sup>11</sup>, ce qui gêne les adultes, les bureaucrates, les responsables, c'est le plaisir, la joie, l'épanouissement des enfants. Ce ne sont donc pas les enfants qu'il faut changer ou avertir, ce sont les conditions physiques, sociales et psychologiques dans lesquelles ils évoluent qu'il faut adapter pour faire de la prévention en matière de violence sexuelle.

Le rôle des adultes implique dès lors de fournir un contenant à l'intérieur duquel vont pouvoir s'expérimenter en toute sécurité plaisir, besoins et fantasmes associés.

---

11 Tomkiewicz S., *Sexualité des jeunes en institution*. Journal du droit des jeunes, N°151, 1996, p. 16-20.

## Parler de la sexualité avec les enfants

*Chacun est façonné  
de ses identités multiples.  
La question de la sexualité touche  
toutes les identités à la fois.  
Cet article invite les lecteurs à laisser  
de côté leur peau de professionnel  
pour s'interroger à partir  
de leur identité de parent ou  
de parent potentiel.  
Détour indispensable pour rejoindre  
ensuite les réalités singulières  
de chaque famille rencontrée  
en situation professionnelle.*

Il tombe, pour tous, sous le sens que les adultes ont un rôle à jouer dans l'éducation affective et sexuelle des enfants, qu'ils aient trois ans ou dix ans. Pourtant, la question n'est simple pour personne. D'abord, les enfants ont-ils vraiment besoin de cette éducation en bonne et due forme? Ensuite, on pourrait se demander quel adulte est le mieux placé pour aborder avec eux ce sujet. Certains soutiennent que la sexualité est de l'ordre de l'intime et du personnel et, donc, qu'elle est avant tout l'affaire des parents dans la sphère familiale. D'autres ont le souci de confier cette mission à l'école, arguant que l'information sera plus objective et, donc, de meilleure qualité. La question fait débat.

De toute façon, les enfants, eux, glanent tous azimuts – auprès de leurs pairs comme auprès d'adultes plus ou moins proches, ainsi que dans les images que la publicité, la bande dessinée, la télévision... leur soumettent – les informations et les expériences qui vont nourrir leurs représentations de la sexualité. De même, ils vont attendre et solliciter une parole différente chez les uns et les autres.

On serait rassuré de savoir, une fois pour toutes, qui a la responsabilité d'informer les enfants. La question est mise régulièrement sur la table en Communauté française. Divers services (centres P.M.S., plannings familiaux...) réalisent déjà des animations auprès des élèves. Et pourtant, ces multiples initiatives laissent toujours en tension les questions «Qui doit s'en occuper?» et «Comment doit-on s'y prendre?».

C'est que, selon la place qu'on occupe auprès des

enfants, celle de parent, d'éducateur ou d'enseignant, ce qu'on abordera avec eux requerra des dimensions différentes: parler d'amour avec ses propres enfants ne met pas en jeu les mêmes choses que si on aborde l'amour avec ses élèves. À chacun sa place. À chacun la parole qui va avec sa place. Et cette parole se nourrit aux différentes identités qui nous composent.

De plus, la sexualité, ça ne s'enseigne pas, ça «se dialogue».

Parler de sexualité renvoie à des domaines aussi variés que la continuité de l'espèce par la procréation, l'anatomie, la physiologie, la santé, les maladies sexuellement transmissibles, la contraception, le désir, les sentiments, les émotions, les liens d'intimité, la pudeur, la tendresse, l'excitation psychique, la séduction, l'identité sexuée, les relations hommes-femmes, l'articulation des générations entre elles, les déviations sexuelles, la culture...

Ce texte invite à s'imprégner du mouvement d'aller et retour que constitue un réel dialogue entre l'adulte et l'enfant autour de la sexualité, c'est-à-dire une adaptation fine et permanente, de seconde en seconde, entre l'un et l'autre. Et, plus intimement aussi, à l'intérieur de chacun.

Donner à l'enfant une information ficelée, en kit, ne l'encourage pas à faire état de ce que celle-ci provoque en lui. Il se permettra d'aller loin dans ses explorations seulement s'il sent chez l'adulte que lui-même est prêt à explorer avec souplesse ce que les réactions de l'enfant suscitent en lui.

Il attend aussi de l'adulte qu'il prenne la température de son état émotionnel et de son trouble éventuel d'enfant, voire de son désintérêt, témoin possible de la limite de ce qui est supportable pour lui.

On peut être tout à fait déconcerté, pris de court, «intrusé» par le questionnement de l'enfant. Dès

lors, pour que celui-ci ne se retrouve pas au pied du mur de notre indicible trouble, à nous d'oser simplement exprimer notre difficulté à lui répondre ou à poursuivre tranquillement la conversation sur ces choses devenues délicates pour nous. Plutôt que de jouer à l'apprenti sorcier, pourquoi ne pas prévenir: «Je ne sais pas me débrouiller avec ça...»?

On ne peut que partager, dans le lien qu'on tisse avec l'enfant, ce qu'on a vécu, ce qu'on pense ou ce qu'on ressent face à ces questions, car il n'y a aucune vérité universelle, uniquement des vérités personnelles.

Il serait vain de décider qu'il y a des attitudes bonnes et mauvaises, graves et normales; il n'y a que le dédale de son désir singulier qui se décline par rapport à soi-même et/ou à l'autre. Dès lors, face aux émotions, on ne peut que faire le constat qu'elles sont tout simplement là et qu'on doit s'arranger avec elles.

Il n'y a pas d'urgence à répondre aux questions de l'enfant; par contre, aucune d'entre elles n'est à laisser de côté. Il ne faut pas rater l'occasion de se mettre en réflexion avec lui et d'ouvrir les portes qu'on s'est parfois fermées à soi-même au cours de sa propre histoire.

Règne l'illusion que tous les éducateurs, parents et professionnels peuvent s'improviser «spécialistes en éducation sexuelle». Quel leur rôle d'imaginer que pareil rôle existe! On se met dans une position intenable, en croyant qu'on doit être performant. À l'heure où on promet la bienveillance des enfants (on veut les respecter, les informer, les écouter, faire place à leurs interrogations...), il n'y a aucune raison de se maltraiter en se forçant à parler de choses difficiles ou impossibles pour soi-même. Reconnaître et dire ses propres limites et états émotionnels, c'est accepter de composer avec ce qu'on est, c'est ne pas exiger de soi une attitude formatée.

Comme notre société tend à normaliser la sexualité, il apparaît évident que tout le monde peut en parler et l'éprouver sans embarras. Et pourtant... Ce sujet, qui restera toujours difficile, touche au plus intime, aux questions de désir, qui nous plongent dans l'insondable et ambivalent psychisme humain.

## **Comment la société balise-t-elle la sexualité ? Comment les individus canalisent-ils les pulsions sexuelles ?**

Toute société est composée d'êtres sexués et est forcée de répondre à la question: comment mettre les pulsions sexuelles, l'érotisation des corps à une place pas trop encombrante pour qu'une vie sociale soit possible? Ou à quelle juste place mettre le sexuel? Toute société apporte ses propres réglages pour ne pas laisser le champ libre à toute forme de sexualité. Et aucune réponse donnée n'est définitive: elle est en équilibre dynamique, en évolution constante.

Chaque société balise ce qui est permis et ce qui ne l'est pas, essaie de réprimer, dans le champ social, au moyen de lois, une part de l'expression sexuelle, sans quoi ce serait le « bordel » au sens littéral du terme. Dès lors, la part qui déborde est considérée comme de l'infraction, du crime, de la pornographie... codifiés dans les textes législatifs et, donc, punissables. En tant que groupe, chaque société place différemment ses balises, a son propre seuil de tolérance et ses propres normes culturelles.

L'intime et la pudeur représentent un deuxième niveau d'inhibition et de gestion des pulsions sexuelles: il concerne les individus dans leurs inter-relations. Dans un même groupe social, d'un individu à l'autre, on ne cache pas les mêmes choses, on ne protège pas les mêmes éléments de son expression sexuelle. Par exemple, chaque famille a ses propres codes; dans certaines, on se montre nu, dans d'autres, pas.

Et enfin, chaque individu, singulièrement, refole au sens psychanalytique du terme – et donc se cache à lui-même sans le savoir – une part de ses émois et désirs sexuels. Indirectement, cette part inconsciente réactive sans cesse le moteur du désir.

Ces trois niveaux sont imbriqués les uns dans les autres et toujours en équilibre instable. Ils nous obligent chacun à moduler ce qu'on va montrer, ce qu'on ne va pas montrer, ce qu'on va dire, ce qu'on ne va pas dire, ce qu'on va faire, ce qu'on ne va pas faire. Ils forcent chacun à mettre en forme sa propre vie et ses propres désirs.

L'enfant, lui, ne va pas accéder seul à cette inhibition. Il a besoin des adultes pour canaliser ses pulsions et aménager sa nécessaire intimité sans laquelle sa socialisation serait impossible. Sa sexualité, par contre, se développe tout à fait indépendamment de l'intervention de l'adulte: elle a ses propres rythmes, ses phases et son fonctionnement spécifiques. Mais ce qu'on appelle sexualité chez l'enfant, on pourrait davantage le nommer érotisation du corps. Car c'est à travers les différentes parties de celui-ci qu'il vit, seul ou en lien avec l'adulte, des expé-

*«C'est idiot mais j'ai toujours des appréhensions avant les classes de neige depuis qu'il y a cinq ans les parents d'une fillette m'ont interrogé sur mon attitude alors qu'après avoir frappé à la porte de sa chambre, je suis entré pour imposer le calme. Elle dansait en hurlant, nue comme un ver, sur son lit devant ses copines. Elle a été raconter que j'entraais toujours dans les chambres au moment de la toilette. Cette affaire – qui, heureusement, n'a pas été plus loin – m'a traumatisé. Quelle attitude avoir? Je ne peux pas ne pas tenir mon rôle.»*

Un instituteur

riences mystérieuses et excitantes. Par exemple, le réflexe de sucer du tout-petit s'enrichit vite du plaisir de suçoter son pouce ou le sein de sa mère. De même, un jeu de chatouilles entre enfants plus grands peut s'alimenter d'images érotiques. L'enfant se construit des représentations issues de ses sensations de plaisir et perçoit bien que son propre corps peut en être à la fois l'origine et le dispensateur.

Cette expérience d'érotisation des différentes parties de son corps va, à des degrés divers, rencontrer, voire provoquer, l'excitation de l'adulte (le plus souvent, contenue et maintenue secrète à lui-même). Mais, comme Sandor Ferenczi l'écrit dans un texte célèbre, le «langage» de l'enfant n'est pas à confondre avec celui de l'adulte: les attentes de tendresse du premier n'ont rien à voir avec les désirs sexuels du second, même si les unes et les autres concernent le corps.

*«À la réunion des parents, début septembre, je demande toujours à prendre la parole comme prof de gym car je tiens à préciser clairement les choses par rapport au fait que je touche les enfants au moment des exercices. Je suis leur prof, je dois veiller à leur sécurité lors des exercices périlleux et rectifier les attitudes ou positions incorrectes, et cela m'impose de les toucher. Pour le reste, tant pis! Si, comme cela s'est déjà passé, des parents viennent me demander des comptes, je me réfère à mes propos tenus en début d'année. Ils étaient clairs et les choses sont claires dans ma tête, sinon je ne peux plus pratiquer mon métier.»*

Un professeur de gymnastique

Comme adulte, professionnel ou familial, auprès de l'enfant, on peut se sentir troublé par ses attitudes, sa façon de chercher le contact, la tendresse... Troublé aussi par sa curiosité exprimée de façon très concrète, par les gestes et les

mots. Nulle obligation alors d'afficher une sois-disant aisance. L'enfant peut entendre: «Écoute, cela me dérange quand tu me touches ou te colles à moi.» Façon aussi de lui dire que l'excitation produite par ses sollicitations peut être préjudiciable à la relation entre lui et soi.

Vivre des sensations et parler de sexualité avec les enfants reste délicat et embarrassant. Parler implique qu'on prenne des risques, qu'on cerne précisément ses émotions, qu'on ose se les représenter et les évoquer, et qu'on se permette de dire ce qui est supportable, ou plus, pour soi-même.

S'aventurer à ouvrir un dialogue avec eux au sujet des stimuli débordants dont la société nous arrose (publicités, films, jeux vidéo...) semble parfois plus périlleux que de les laisser regarder ces images crues ou violentes.

Face à la tâche d'aborder le sujet de la sexualité avec les enfants, on est tenté de leur apporter quantité d'informations bien souvent techniques dont ceux-ci n'ont que faire. Et ce, dans l'espoir de former, de déculpabiliser, d'apaiser. Or, de la sorte, on ne fait, malgré soi, qu'alimenter la spirale de l'excitation.

Entre parents, on peut parfois ressentir un réel amusement à parler de la sexualité et des amours de ses enfants. Cette intrusion dans leur champ personnel est-elle une expression de ce qu'on a réprimé dans sa propre enfance et un retour à celle-ci? Quoi qu'il en soit, cette intrusion met les enfants à une place qui ne leur revient pas, celle d'adultes miniatures, qui éprouveraient et se représenteraient les choses comme de vrais adultes. Ils en deviennent nos mandataires, incarnant ce qu'on n'a pu être et aurait voulu être.

Par exemple, l'amitié d'un petit de troisième maternelle pour un autre du sexe opposé est

*« J'ai été bien mal à l'aise le jour où je suis tombée sur un ramassis de petits papiers obscènes dans ma classe. Je ne savais pas si je devais faire comme si de rien n'était ou si je devais reprendre ça avec mes élèves. J'avais surtout peur que les enfants non impliqués ne racontent cela à leurs parents et qu'à leurs yeux, je ne passe pour une drôle de madame. Moi, je me sentais de taille à discuter de chacun de ces billets pour aider les enfants à comprendre le poids des mots et les faire réfléchir. J'en ai parlé au directeur qui m'a proposé d'écrire une petite lettre aux parents (je travaille dans une école plutôt favorisée). Sans dramatiser, je leur signalais que quelques billets remplis de mots obscènes m'étaient tombés entre les mains, que je souhaitais ouvrir avec les enfants une discussion sur le respect et que je comptais sur eux pour poursuivre cette réflexion, histoire que les enfants puissent sentir notre cohésion d'adultes face à ce sujet. Cela a été une expérience formidable. Beaucoup de parents sont venus me dire leur malaise face à certains débordements chez leur enfant. Je leur ai proposé de nous associer afin de continuer entre nous la recherche de pistes pour parler de ça avec les enfants. Nous avons invité la psychologue du centre P.M.S. et partagé, lors d'une réunion en soirée, nos doutes, nos malaises, nos ressources. Il s'est passé quelque chose de très fort. Et moi qui pensais que je risquais de me mettre les parents à dos... ! »*

Une institutrice

interprétée comme une relation amoureuse. Il y a une normativité culturelle qui s'impose et à laquelle on croit devoir adhérer. Autre exemple : des parents s'inquiètent de l'avenir homosexuel de leur petit garçon parce qu'il donne des bisous enthousiastes à ses copains. On projette de façon anticipative l'enfant dans une position d'adulte, alors que lui n'est pas là-dedans; on fal-

sifie ainsi ses représentations. Néanmoins, il peut être amoureux et affectueux à la manière d'un enfant...

Cette attitude a pour effet de gommer les différences intergénérationnelles et, par là, de confondre le «langage» propre aux enfants et celui qui nous est spécifique, à nous adultes. Quelle illusion de se mettre dans un lien d'égal à égal, en pensant qu'on pourrait être plus proche d'eux. La juste proximité, celle qui respecte les places générationnelles, nous pousse à tenir notre position d'adulte, à interdire ce qui doit l'être, à les rassurer lorsqu'ils ont des peurs ou des angoisses, à leur rappeler qu'ils ont bien le temps de découvrir le monde des grands, et ainsi à canaliser les excitations ou les pulsions qui les débordent.

Voilà posée la question des écarts entre générations et des responsabilités qui y sont attachées.

## Se construire son identité et son enveloppe intime

L'enfant arrive au monde avec son bagage singulier: son sexe, son équipement neurologique, son tempérament. Petit à petit, la conscience de qui il est, son identité, va se construire dans le lien avec l'autre. L'autre, masculin ou féminin; l'autre à une place générationnelle semblable ou différente; l'autre, ayant son intimité propre et ses façons particulières d'évoluer dans une collectivité.

Le sexe n'est pas uniquement une donnée anatomique («J'ai un zizi, je suis un garçon»), il se doit de devenir une construction psychique («Je me sens fille/garçon»). Devenir intérieurement fille ou garçon amène l'enfant à privilégier une dynamique relationnelle à coloration plutôt féminine ou plutôt masculine. Celle-ci va, à son tour, renforcer sa différenciation psychique en fille ou garçon.

L'identité sexuée, qui contient pour chaque individu sa part féminine et sa part masculine, prend consistance durant le développement. L'enfant est le siège de profonds émois, d'éprouvés sensoriels, de désirs, de séductions imaginaires... Ils vont le parcourir, accompagnés d'intenses questions sur le sens de la sexualité.

Plus tard au cours du développement, l'individu privilégiera sa propre orientation sexuelle («Je suis un garçon, je me sens garçon, je me sens homme et je suis attiré par les femmes ou par les hommes»).

L'enfant a besoin, pour se créer une identité, d'avoir face à lui des personnes clairement positionnées, et dans leur genre (quelle que soit leur



orientation sexuelle adulte), et dans la place qu'elles occupent par rapport à lui. Il ne construit son identité qu'en se confrontant à celle des autres. Et donc en puisant en eux des éléments qu'il va faire siens et en les leur renvoyant à nouveau teintés de ses notes personnelles, cherchant par là la confirmation qu'ils sont sa propriété.

Pour trouver leurs marques identitaires, générationnelles et sexuelles, les enfants jouent à papamaman et au docteur, parce qu'ils savent qu'ils ne sont pas un papa ou une maman, encore moins un docteur... Les jeux projettent les enfants dans des positions d'adultes, qu'ils ont bien conscience de ne pas occuper. Symboliquement, ils expérimentent la place sexuée et générationnelle de leurs parents.

Pourtant, aujourd'hui, on voit se retourner l'ardoise: dans la publicité par exemple, de plus en plus d'enfants occupent des positions d'adultes et de plus en plus d'adultes sont caricaturés comme des gosses irresponsables.

Où se trouve, dès lors, celui qui assume la responsabilité, qui sait et qui guide? Quel miroir aux alouettes, pour les adultes, d'imaginer que l'éducation n'est que plaisir partagé, dans une confusion de places entre les générations! Si les adultes considèrent les enfants comme égaux à eux et que cette égalité se corrompt en uniformité, les uns et les autres s'engluent dans un corps à corps insupportable, destructeur.

Privés de repères, les enfants éprouvent leur pouvoir et cela les angoisse. Si les adultes laissent libre cours à tous les désirs des enfants, dans quelle mesure ce que ceux-ci peuvent faire subir aux autres ne risque-t-il pas de leur arriver aussi ou de se retourner contre eux? Savoir que tout n'est pas permis rassure et cela s'apprend auprès des adultes.

Par ailleurs, certains parents pensent devoir

consulter leurs enfants pour toute décision concernant la vie familiale, leur souhait étant de les impliquer dans une ambiance de copinage où tout le monde se retrouve sur un pied d'égalité. Mais la famille n'est pas un club de copains! Ce n'est pas aux enfants que revient, par exemple, la décision de mettre un nouveau bébé en route.

Et puis, il y a aussi les enfants confrontés à des parents trop perdus, trop déprimés; ils n'ont d'autre choix que de se hisser à des places d'adultes, de soignants responsables de leurs parents fragiles. Entre enfants et adultes, il y a donc des différences qui ne sont pas seulement une affaire d'échelle.

La délimitation entre les générations est indispensable. Sans elle, l'enfant ne peut pas marquer la limite de l'inceste. Lorsqu'un homme ou une femme se choisit un conjoint et en fait la mère ou le père de son enfant, il ou elle renonce ainsi à son rêve de petit d'être totalement objet d'amour de son parent de sexe opposé. L'enfant doit accepter de se détacher de ceux dont il est issu pour créer, une fois devenu adulte, une relation amoureuse qui lui sera propre. Et, pour ce faire, les parents doivent lui laisser le champ libre!

Se constituer une identité, c'est donc aussi s'inscrire dans une lignée de générations où la notion de responsabilité par rapport au sexuel se décline différemment en fonction de là où l'on se situe dans cette chaîne générationnelle. À l'adulte de garantir l'écart entre les maillons de la chaîne, de le faire respecter. Un enfant, dès lors, ne peut jamais être tenu pour responsable de faits incestueux, même s'il est l'occasion du désir incestueux d'un adulte.

L'identité façonne, pour l'individu, une enveloppe qui lui permet d'être un, unifié et cohérent, de délimiter l'intérieur et l'extérieur de lui-même, le soi et l'autre. Cette enveloppe est à la fois une expérience sensorielle et psychique. Elle contient

les pensées intimes, elle les voile et les dérobe à autrui. À l'instar d'une peau, cette enveloppe protège l'individu des intrusions et, à l'inverse, elle endigue les débordements. Comme une cellule vivante aussi, elle se doit d'être perméable, car elle a besoin d'apports extérieurs pour se régénérer, mais elle ne peut être trop poreuse, sous peine de se décomposer et de se délayer dans le tissu qui l'entoure.

On pourrait dire que ce que contient cette enveloppe est l'intimité. C'est à la fois ce qu'on ne partage avec personne, «qui est contenu au plus profond d'un être», «qui est tout à fait privé et généralement tenu caché aux autres» (selon *Le Petit Robert*) et ce qu'on ne partage qu'avec une personne de son choix, très proche, «qui lie étroitement, par ce qu'il y a de plus profond». L'espace intime renferme une part consciente et une part inconsciente, refoulée, censurée.

L'enfant, vers cinq ans, fait l'expérience de cette intimité lorsqu'il découvre que son psychisme n'est pas transparent à autrui, que ses pensées ne sont pas accessibles à son entourage. Ce moment est fondateur dans son développement. Et il nous fait voir combien l'intimité se construit dans la relation aux autres et qu'en lien avec l'entourage, elle se transforme et évolue sans cesse.

Comme le dit en substance Erik H. Erikson, une véritable et réciproque intimité avec une autre personne, qu'il s'agisse d'amitié, de rencontres érotiques ou d'aspirations partagées, ne peut se développer qu'à partir d'une bonne assise identitaire. «L'engagement authentique avec l'autre est à la fois le résultat et la preuve de ce que le dessin de la personnalité est nettement marqué.» Ainsi, certaines personnes fuient les relations intimes, trop angoissées qu'elles sont de se faire phagocytées par l'autre et de se dissoudre en l'autre.

Comment le sens de l'intime se construit-il? C'est par l'expérience et dans la relation à ceux

qui l'entourent que l'enfant apprend qu'il y a des choses qui peuvent être dites et qu'en même temps, il y en a d'autres qui se passent à l'intérieur de soi, qui n'appartiennent qu'à soi et qui n'ont pas à être dévoilées. Le plaisir masturbatoire, par exemple, ne se clame pas publiquement; l'acte lui-même est de l'ordre du privé. L'intime passe par un choix de mots, par des expériences sensorielles au quotidien, par le respect de limites au-delà desquelles l'enfant se sentirait débordé ou tellement sollicité que cela forcerait son enveloppe.

*«À la crèche, quand je change les petits, je constate qu'il y a des enfants qui mettent leur main à leur sexe plus pour explorer et d'autres qui cherchent à se donner des sensations, mais alors c'est comme si je n'étais plus là et cela me dérange. Je prends alors leur petite main et je la mets sur le côté en essayant de rattraper leur regard.»*

Une puéricultrice

Les enfants comprennent vite que la sexualité est, par essence, un domaine qui s'ancre dans l'intime. La seule chose qu'on peut leur «enseigner» à son propos, c'est ce qu'il est interdit de faire. Tout le reste se découvre et se construit dans le rapport aux autres...

Quand un tout-petit est en relation avec sa mère, il éprouve du plaisir, de l'excitation à travers l'attention qu'elle lui porte et les gestes qu'elle lui prodigue. Lors d'une scène de bain, par exemple, la mère aime embrasser la peau douce de son bébé. Pourtant, elle manifeste une retenue par rapport à certaines zones (la bouche, le sexe). Elle met ainsi une limite à l'excitation ambiante, la sienne et celle de son petit. Ce moment de retenue exprimée par la mère permet à l'enfant d'expérimenter cette limite et ainsi d'intérioriser un sentiment de pudeur par rapport à ses zones dites érogènes.

De façon caricaturale, on pourrait dire que les enfants sont pudiques à la mesure de la pudeur de leurs parents. Depuis qu'ils sont tout jeunes donc, ils perçoivent les moments ou les zones de retenue des adultes à leur égard. Mais ils ne pourront les nommer ou les exprimer que bien plus tard, quand ils en prendront conscience et qu'ils acquerront les capacités intellectuelles pour le faire.

*«Il y a des enfants avec lesquels je ne ressens aucun problème lorsque je dois les mettre au bain. C'est naturel, ils me demandent de l'aide, c'est ma tâche. Avec d'autres (du même âge), je me méfie, je ne sais pas dire pourquoi, ils me mettent mal à l'aise. Je les invite à se débrouiller tout seuls ou, si je travaille justement avec une éducatrice, je lui propose de prendre ces enfants-là en charge. Catherine, ma collègue, comprend bien et ce qui est bizarre, c'est que, même par rapport à des filles, elle éprouve parfois cette même gêne. Elle évite de laver certaines fillettes ou leur dit de se mettre elles-mêmes de la pommade alors que, pour d'autres, cela ne la dérange pas de le faire.»*

Un éducateur dans une section d'enfants de quatre à dix ans

Il y a un moment, dans le développement de l'enfant, où ce dernier témoigne d'un intérêt réel pour la sexualité et c'est à ce moment-là (propre à chacun) aussi que s'exprime la pudeur. L'enfant se représente ses parents comme des êtres sexués et désirants, comme lui l'est. Aborder alors le sujet de la sexualité l'entraîne dans les méandres de l'intime, le sien et celui de l'autre, ce qui suscite chez lui à la fois une grande curiosité, la peur de savoir et la crainte d'être intrusif.

L'enfant perçoit très vite, et de façon assez subtile, le malaise éventuel de l'adulte. Si ce malaise n'est pas rendu explicite par ce dernier, il saisira-

tout aussi rapidement qu'il ne doit pas aller plus loin dans le questionnement qu'il lui soumet. C'est d'ailleurs intéressant pour l'enfant de sentir la gêne ou la pudeur de l'adulte, parce que cela lui donne des repères sur ce qui est intime pour l'autre et ce qui ne l'est pas, sur ce qui appartient au domaine de l'autre et ses limites, et donc sur les frontières de son propre champ intime.

Beaucoup d'enfants n'ont, hélas, pas la chance d'éprouver ce qu'est cette intimité, d'en faire l'expérience. Comme l'intime se vit, se ressent, ne s'apprend pas avec des mots, ce n'est pas le seul discours que les adultes peuvent produire sur cette notion qui va leur permettre de l'intégrer.

Par ailleurs, l'enfant n'a pas à être le réceptacle du «tout dire» de l'adulte: ses affaires de sexe ne le concernent pas. Et il est rassurant pour l'enfant de s'entendre dire: «Cela ne te regarde pas!», adulte et enfant ayant chacun droit à son jardin secret.

Se moquer de la pudeur d'un enfant, c'est envahir son jardin secret, attaquer son enveloppe-peau, agresser son identité.

La pudeur, «il serait terrifiant de la proscrire. Il est absurde de la prescrire. La pudeur ne se commande pas. Elle est souvent imprévisible comme la rougeur. Ses limites sont particulièrement indéfinies. Elle varie selon les individus. Elle varie aussi en chacun selon l'âge, selon l'heure, selon les circonstances infimes du moment<sup>1</sup>.»

Si la pudeur est constituante car elle participe au façonnement de l'enveloppe personnelle, la honte, elle, est anéantissante. La pudeur, quand elle est respectée, ajuste la distance entre les personnes et garantit la réserve qu'elles observent chacune l'une par rapport à l'autre. Le sen-

<sup>1</sup> in *La pudeur, la réserve et le trouble*, revue *Autrement*, octobre 1992.

timent de honte, au contraire, isole l'individu, le prive de ses repères affectifs et sociaux, et crée un risque d'effondrement. Une parole, un regard inappropriés peuvent amener la honte. Ainsi, le petit enfant assis sur son pot peut éprouver cette émotion sous le regard d'une personne inhabituelle à son entourage. «Bouge tes grosses fesses» ou «Ma nièce a un beau cul» sont des phrases assassines pour certains enfants.

Toute situation mettant l'enfant en position d'infériorité humiliante est à éviter, sous peine de lui saboter ses forces vitales, de lui donner la sensation que le sol se dérobe sous ses pieds et qu'il n'est plus soutenu par rien ni personne.

## Moduler, réguler, intégrer les excitations

Le tout petit bébé est envahi de stimulations venant de l'intérieur de lui-même (par exemple, la faim) ou de l'extérieur (les bruits, le froid, les lumières...). Il n'en comprend pas le sens et ne peut pas y faire face tout seul. Un des rôles des parents est de le protéger contre ces stimulations et de les «mettre en sens» pour lui. Ainsi, le nourrir lorsqu'il pleure de faim l'aide à comprendre que ses pleurs sont liés à sa sensation de faim, qui trouve un soulagement une fois que le lait coule en lui. Cette fonction est apaisante. Elle dépend directement de la capacité de l'adulte à s'identifier au bébé et à répondre à ses besoins.

La réalité sordide des orphelinats roumains sous le régime de Ceausescu, notamment, nous a montré que les bébés dont les besoins corporels étaient satisfaits mais qui n'étaient pas investis par le désir<sup>2</sup> d'un adulte dépérissaient jusqu'à se retrouver dans un état proche de la mort.

Le corps de l'enfant est le lieu des désirs de son parent et fait l'objet d'une érotisation (risettes, guili-guili, cajoleries...). L'enfant ne peut commencer à être attentif à lui-même que parce qu'il est le réceptacle de l'attention et des désirs du parent. Cette attention va aussi être, pour l'enfant, le moteur de la construction de son narcissisme, de son estime de soi, et de sa capacité à investir le lien à l'autre.

Certains bébés font néanmoins l'objet d'un investissement débordant qui assaille constamment leur corps, qui les érotise sans qu'ils ne puissent en assimiler la trop forte charge, qui les

---

<sup>2</sup> Désir : dans ce contexte, intérêt, enthousiasme, motivation à s'occuper de l'enfant.

agresse. Par exemple, quand on ne les embrasse que sur la bouche. Cette excitation excessive s'impose à eux sans qu'ils n'aient aucune défense, ni physique, ni verbale, ni intellectuelle, pour la canaliser. Continuellement débordés par un trop-plein d'excitations, ils ne peuvent y réagir qu'en « s'anesthésiant » – ce qui produit une coupure émotionnelle – ou qu'en alimentant la sur-enchère – ce qui entraîne beaucoup d'angoisses.

L'état de vulnérabilité de l'enfant (immaturité neurologique, psychique et émotionnelle) oblige ses référents adultes à anticiper et à sentir qu'il ne va pas pouvoir assimiler les stimulations qui le bombardent, à les filtrer et, s'ils n'ont pu le faire, à les désintoxiquer dans l'après-coup. Cette fonction très particulière, qui gère la régulation des excitations et des apaisements, Donald W. Winnicott l'appelle « pare-excitation ».

Cet auteur parle de « handling » pour évoquer tous ces gestes qui sont prodigués au bébé lors des baigns, des bercements, des jeux, des changes, des échanges... Ce « handling » peut prendre des formes très différentes, du respect à l'intrusion. Il participera directement à la construction de la personne de l'enfant et influera sur la perception qu'il se fait de sa valeur et sur celle qu'il pense que les autres ont de lui.

Aux gestes, aux paroles, aux images proposés à l'enfant, se greffent les désirs et les tabous de l'adulte. Lesquels donnent à l'enfant des informations sur les états intérieurs de l'adulte: forte excitation, sérénité, inhibition... Certains de ces états sont indéchiffrables par l'enfant et ils entretiennent à l'intérieur de lui une excitation non assimilable.

Les enfants, comme les adultes (mais les uns et les autres sont outillés différemment), sont balancés constamment entre une recherche d'excitations et le besoin de les freiner. Ce double mouvement produit une tension intérieure qui leur

impose d'organiser leurs propres moyens de pare-excitation. Par exemple, certains enfants, face à des images excitantes de la télévision, vont s'en protéger en se cachant les yeux, et ce, même s'ils sont friands de ce média. La pudeur constitue aussi une forme de pare-excitant. On pourrait dire également que ce qui caractérise la période de latence, c'est l'utilisation par l'enfant de son appareil cognitif comme pare-excitant, ses préoccupations sexuelles étant de la sorte reléguées au second plan.

Par ailleurs, il est intéressant d'observer comment les enfants s'excitent eux-mêmes et entre eux avec des « gros mots » à connotation sexuelle, des mots qu'ils savent très lourds de sens tout en ignorant souvent ce qu'ils signifient précisément. Dans les cours de récréation, ils s'en servent comme des projectiles.

Ces « gros mots » font de moins en moins l'objet d'une censure de la part des parents et entrent ainsi dans le registre du banal. Comme beaucoup d'autres notions ou attitudes, aujourd'hui tolérées.

Cette banalisation va de pair avec la survalorisation, dans le monde adulte, d'une aisance dans le domaine sexuel. Ce faisant, elle risque d'empêcher l'enfant de se constituer son propre pare-

*« Il arrive souvent qu'un enfant se masturbe en classe. Je lui fais en général un petit signe pour lui faire comprendre que ce n'est pas le lieu ni le moment. Si l'enfant le fait de façon trop ostensible ou trop répétée, je le prends à part et lui explique que ce comportement est intime et qu'il n'a pas sa place à l'école ni au vu et au su de tout le monde. Je n'ai jamais de problèmes par la suite; les enfants peuvent très bien comprendre que je ne les laisse pas être la proie possible des moqueries ou commentaires des autres. »*

Une institutrice

excitant face à toutes les stimulations fortes que lui impose son environnement ou face aux pulsions qui l'agitent.

Comme l'illustre l'histoire de cette femme qui, petite, se masturbait devant tout le monde sans jamais être confrontée à un stop de ses parents, lesquels, pris dans le courant de la libération sexuelle, faisaient l'éloge de l'aisance absolue dans ce domaine. Le sexe est devenu, pour elle, une obsession, mais sans qu'elle ne puisse s'y épanouir réellement, son plaisir autocentré l'empêchant d'établir avec ses partenaires d'authentiques échanges.

Dans un tel contexte, ce que l'enfant éprouve à l'intérieur de lui-même n'est plus pris en compte. On risque de lui apporter de l'information à un moment où il n'est pas prêt à la recevoir. De deux choses l'une: ou il l'évacue, ou il cherche à nous plaire en s'y intéressant et en la recherchant toujours plus, ce qui suscitera une agitation psychique qui peut lui être préjudiciable.

On voit ainsi certains enfants avoir des comportements masturbatoires qui pourraient donner l'impression qu'ils sont victimes d'abus, alors que, dans les faits, il n'en est rien. Ils rejouent simplement l'inquiétude ou l'excitation de l'adulte rivié à cette thématique. Cette préoccupation

*«Même dans mon cabinet de consultation, je ne laisse pas libre cours à la masturbation d'un enfant. Il est dans un espace privé mais pas intime, et je souligne cette différence. À la place, je parlerai avec lui de ce que ce comportement représente pour lui, je tenterai de découvrir s'il a une fonction excitante ou apaisante, je canaliserai l'excitation si elle est débordante et je verrai avec ses parents comment le protéger d'un excès de stimulations autour de la chose sexuelle si tel est le cas.»*

Une thérapeute

autour du sexe est tellement présente qu'ils la jouent sur leur propre corps. Tout cela, comme si on avait tourné l'interrupteur trop tôt ou à un moment inadéquat et qu'un retour en arrière n'était plus possible... Opposer un stop à la masturbation à laquelle se livre un enfant en public est une nécessité.

*«Je me pose des questions devant la transformation des jeux sexuels entre enfants. Avant, ils se contentaient de jouer au docteur ou de "tirer la culotte"... À présent, la scène sexuelle sous toutes ses formes est de plus en plus précisément évoquée et même "jouée" dans les cours de récré (par exemple, la fellation). Ceci pose réellement question. D'une part, parce que tant les enfants qui agissent que ceux qui subissent sont secoués et ne peuvent paisiblement gérer ce que cela suscite en eux. D'autre part, parce que les adultes eux-mêmes sont terrifiés lorsque les enfants évoquent ce qu'ils ont vécu. D'emblée, on a tendance à mettre les "acteurs" dans une position d'adulte pervers et ceux qui ont subi dans une position d'enfant victime. Mais n'oublions pas que les uns et les autres restent d'abord et avant tout des enfants. Des enfants sans doute débordés par ce qu'ils captent de trop excitant dans l'univers désinhibé des adultes. Et remarquons que ces derniers n'ont plus le souci de maintenir ces choses cachées aux enfants. Les films et la pub sont remplis de scènes, d'images, de propos sexuels. En les jouant, les enfants cherchent sans doute à en faire quelque chose. À nous, adultes, à fermement leur signifier que cela ne fait pas encore partie de leur monde!»*

Une psychologue de centre P.M.S.

Alors que la crainte d'inhiber l'enfant dans sa sexualité freine la mise en place d'interdits, on peut s'étonner à l'inverse de voir combien des jeux sexuels banals entre enfants du même âge – et bien utiles dans leur développement – peuvent prendre, aux yeux de certains adultes, une tournure dramatique. On entend de plus en plus qualifier d'«abus sexuels» de simples comportements de curiosité ou d'exploration. Si des enfants se livrent à ce type de jeux sous notre regard, ils sont probablement en attente d'une parole contenant de notre part à ce sujet. Dès lors, il convient de leur opposer calmement un stop, façon de leur permettre de comprendre que leur curiosité de l'anatomie sexuelle et de son fonctionnement ne légitime pas une intrusion dans l'intimité de l'autre. Les enfants qui, à l'inverse, sont confrontés à notre émotion débordante sans se voir opposer calmement ce stop verraient leur excitation et leur curiosité s'amplifier davantage, alors qu'en agissant ainsi, ils réclament des balises.

Selon les époques, les jeux exploratoires des enfants et les occasions qui éveillent leur curiosité se déclinent différemment. Il est loin, le temps où les *Larousse* médicaux, le plus objectivement mécanistes, servaient de sources d'excitation quasi exclusives à des générations d'adolescents. Au XIX<sup>e</sup> siècle, quand on a commencé à parler de façon scientifique de la sexualité, notamment dans les ouvrages des fondateurs de la psychiatrie, les descriptions des psychopathologies et des déviations sexuelles étaient... en latin.

## D'un pôle à l'autre : l'ambivalence

Toute curiosité venant de l'enfant, comme tout choix de l'adulte de l'informer ou d'aborder avec lui le thème de la sexualité, est teintée d'ambivalence, d'inquiétude, de perplexité.

Qui ne s'est pas dit : «Je devrais parler de sexualité avec mon enfant/avec mes élèves/avec les jeunes dont j'ai la charge. Mais est-ce le bon moment ? En serais-je capable ? Trouverais-je les bons mots ? Et comment vais-je me débrouiller avec les questions inattendues ? » Comme parent, comme enseignant ou comme éducateur, on oscille entre le souhait de voir les enfants armés, bien informés, ouverts et le désir de préserver leur candeur ou celle qu'on rêve qu'ils aient encore.

Eux aussi tanguent – et font tanguer les adultes – entre leur avidité de grandir et leur besoin paradoxal de rester dépendants. Toute demande adressée à un adulte à propos de la sexualité porte en elle sa réserve : peur de savoir, de devoir renoncer à son paradis imaginaire, d'ébranler sa sécurité, crainte de mettre l'autre mal à l'aise, de le déstabiliser, d'entrouvrir la boîte de Pandore même si les mystères ou les tabous qui entourent cette sexualité sont eux-mêmes une source importante de curiosité. Et quand ils réalisent que leurs parents ont une sexualité, à la fois ils désirent en avoir une représentation et ils ne le souhaitent pas : c'est qu'ils sont à la fois intrigués, ébranlés et épouvantés par cette découverte...

On le voit, l'ambivalence infiltre tous les désirs. Enfants et adultes sont à égalité devant cette réalité. Elle est le cadre dans lequel les uns et les autres évoluent, elle est leur décor intime.

L'ambivalence se joue entre soi et soi: on peut en même temps avoir envie d'une chose et l'appréhender; on peut tout à la fois ressentir une pulsion d'attachement pour quelqu'un et la redouter pour sa sécurité intime. L'ambivalence intervient aussi entre soi et l'autre: on peut se sentir bien avec une personne et avoir peur de l'image qu'elle se fait de nous; on peut désirer séduire, tout en craignant les conséquences d'une telle attitude.

Si ces positions apparaissent opposées, parfois même incompatibles, elles cohabitent et leurs valeurs respectives ne sont pas hiérarchisables. L'une et l'autre sont valables. Et on navigue de l'une à l'autre sur des eaux conflictuelles. Ce conflit intérieur, qui caractérise la sphère affective et sexuelle et qui n'est pas domptable par la seule raison, opère comme un moteur. Il nous maintient vivant, il nous met en tension, il nous oblige à «agir» (pas dans le sens «prendre une décision»), à penser, à sentir, bref à se situer quelque part. Impossible de faire l'impasse sur lui. Même si on croit l'évacuer, il reste enfoui et quelque chose se passe. L'opération n'est jamais neutre.

*«Peut-être est-ce parce que je suis jeune mais je ne me sens pas capable de parler de sexualité avec les enfants de ma classe. Le sujet vient pourtant quelquefois spontanément sur le tapis. Alors, je leur dis en riant: "C'est un sujet important mais attendez que ce soit un peu plus clair dans ma tête avant qu'on en parle ensemble."»*

Un instituteur

Cette ambivalence qui souvent agace est, à tort, interprétée comme de l'indécision. Inutile, alors, de dire à l'enfant qui hésite à poser ses questions: «Mais tu veux ou tu ne veux pas savoir?», puisqu'en même temps, il veut et il ne veut pas savoir. L'ambivalence, c'est précisément la part du désir qu'on ne peut cerner. On ne sait jamais à quel pôle on se trouve...

*«Je suis instituteur depuis vingt-quatre ans. Aujourd'hui, je n'ose plus être avec les enfants comme je l'étais avant. C'est dommage mais le climat est devenu tellement suspicieux que je ne me permets plus d'aider un enfant à aller aux toilettes et je ne donne plus de coups de pouce lors des séances d'habillage à la piscine. Je me garde bien d'avoir de la proximité avec les enfants, alors qu'avant bien; c'était simple et naturel... Qu'est-ce qui a changé dans leur tête pour qu'eux-mêmes soient sur leurs gardes et ne puissent plus simplement accepter ou solliciter l'aide des adultes?»*

Un instituteur

Ce n'est pas pour rien que les enfants posent souvent leurs questions à des moments incongrus: juste avant de sortir de la voiture, juste à l'instant où arrivent les invités, juste quand il faut se quitter... On est alors «sur le bord», là où on peut s'esquiver, là où on sait bien que personne n'a le temps, là où on n'est pas exposé à la réponse. Là où on sent que l'autre est aussi ambivalent que soi.

Et puis, il y a toutes ces questions qui naissent chez les enfants à partir de sensations, de perceptions, d'impressions. Elles se dessinent doucement à l'intérieur d'eux, elles cherchent les mots pour se formuler, elles jaillissent dans un mouvement d'urgence, quel que soit le contexte où elles arrivent.

Accepter d'éprouver les contraires qui nous habitent et ne pas en être gêné ouvre à la créativité. Accepter son ambivalence et celle de l'enfant permet de jouer avec elles dans le dialogue qu'on construit avec lui.



# Créer le dialogue

Que faire des injonctions « Parlez aux enfants », « Dites-leur la vérité », « Ils doivent savoir » ?

Plus qu'avant, les enfants ont accès à une information précise et variée sur la sexualité. Ils savent très vite où la chercher et se la partagent entre pairs. Souvent aussi, on la leur fournit, sans toujours y imprimer sa propre sensibilité. La sexualité est devenue objet de discours, objet de consommation. Le sujet est ficelé et livré sans nuances aux enfants, donnant par là aux adultes la sensation d'avoir accompli leur devoir. Pourtant, livres, « leçons » de biologie, cours d'éducation sexuelle ne suffiront jamais.

On a congédié la cigogne et le chou – et toute la poésie qu'ils véhiculent – au profit de la science. On donne à l'enfant de plus en plus de choses à voir et à connaître dans le détail. Mais sans toujours prendre la mesure de l'angoisse que cela peut amener chez lui.

Tout ce qui plane autour de la cigogne et du chou et qui concerne les péripéties impondérables du désir ne trouve pas là sa place. Désir de savoir: qu'est-ce que je fais ici? Pourquoi suis-je né? Pourquoi m'a-t-on voulu? Quelle est la source du désir de mes parents? LA question qui anime l'enfant est celle de l'érotisation de la vie, du désir à l'origine du lien de génération à génération, du désir qui se polarise sur l'autre sexe...

Question jamais conclue! En effet, qui peut dire pourquoi on fait un enfant? Qui peut prouver que Jean aime Jeannette? Personne. Pas même Jean et Jeannette. La cigogne est là pour le confirmer: il y a des choses qui nous échappent, qui volent au-dessus de nos têtes, qui nous dépassent... Il faut restaurer la part de la

cigogne. L'enfant, lui, est prêt à emprunter le langage qu'on lui offre, il fait bien la part des choses, la part de la cigogne et celle de la réalité.

Mais, si les cigognes et les choux se chargent de notre malaise ou de notre honte, s'ils nous servent de paravent pour éviter de parler de sexualité, ce sont des cigognes sorcières et des choux sinistres.

La mort, la vie, l'amour, la sexualité sont des mystères qui génèrent naturellement de l'anxiété. Mais ils peuvent aussi devenir source de plaisir quand il y a un « dialogue » et un partage authentique d'émotions. À ce plaisir-là s'ajoute celui de faire tourner dans sa tête ces questions sans réponse. La curiosité est comme un mouvement qui ne s'interrompt jamais et qui maintient la pensée en éveil et en vie.

Comme parent, face à cette tension perçue chez l'enfant, on a parfois envie de lui ôter ses tourments. Mais pourra-t-on un jour l'apaiser à propos de ces questions sur lesquelles les philosophes planchent depuis la nuit des temps? Ses réflexions ne nous indiquaient-elles pas d'ailleurs qu'à ces thèmes il réfléchit à sa manière et que ses élaborations l'aident et le font grandir? Ses questions ne seraient-elles pas finalement une invitation qu'il fait à l'adulte de l'accompagner dans son mouvement et de le confirmer dans son statut d'être pensant?

Chacun de nous cherche, s'il ne se défile pas, à dire les choses les plus justes, les plus correctes par rapport à la sexualité. Mais chacun a une manière différente d'imaginer ce qu'est une chose juste, correcte. Et ce que l'enfant reçoit, il aura encore le droit de le transformer, selon son filtre, sa sensibilité, ce qui titillera son envie de chercher plus loin. La justesse des choses est fonction de la relation qui se joue à ce moment-là avec l'enfant. Elle n'existe pas dans l'absolu. Le parent sent son enfant, il le vit au quotidien, il

a une vision de ce qui est juste à dire différente de celle de l'institutrice qui, elle, le rencontre à une autre place. À chacun son registre!

Quand l'adulte n'a pas pu expérimenter, dans sa position d'enfant, un lien juste, souple, adapté avec ses propres parents, il peut se sentir en difficulté, coincé dans ce genre de démarche. Ce sera peut-être plus facile pour lui d'ouvrir ce sujet avec d'autres adultes – le conjoint, un ami de confiance, un psychologue dans le cadre d'une consultation ponctuelle... – avant de revenir vers l'enfant.

Les mères seraient-elles davantage sollicitées sur les questions relatives à la sexualité que les pères? La proximité émotionnelle qu'elles entretiennent naturellement au fil des ans avec l'enfant qu'elles ont porté pourrait donner raison à cette hypothèse.

Conscient de nos propres limites, on recherche, dans la littérature de jeunesse, LE livre qui nous permettra d'aborder la sexualité avec l'enfant. Mais ce livre n'existe pas. Aucun ouvrage n'a le pouvoir de s'adapter à la multitude de sensibilités des lecteurs. Les livres touchent différemment. Dans la panoplie de titres qui existent sur ce thème, il est intéressant d'aller fouiller pour faire siens ceux qui parlent le plus à sa sensibilité, d'y picorer çà et là des pistes ou des images qui séduisent et qu'on aura plaisir à partager avec l'enfant. Le livre n'a rien d'un médicament! Il n'est pas une réponse à une question. Il doit être à portée de main avant qu'elle ne se pose. Il n'est qu'un support à la relation qu'on instaure avec l'enfant. Et ce dernier peut surprendre en interprétant l'histoire selon sa vérité; il l'aura fait sienne.

Quand on parle de sexualité à un enfant, partir de sa position personnelle d'adulte est important. Cela suppose l'utilisation du «je», avec toute l'émotion du moment et les expériences de la vie qui y sont attachées. Un «je» qui se dévoile, qui

ne cache pas ses propres interrogations, qui expose ses incertitudes et ses embarras. «Moi, je ne sais rien sur le fond des choses, mais voilà comment je me suis posé les questions quand j'avais ton âge...» «Personne n'a vraiment la réponse, mais on peut réfléchir ensemble.» «Pour moi, c'est difficile de parler de ça, j'ai des souvenirs tellement douloureux...»

*«Quand les enfants reviennent de leur week-end en famille, ils nous ramènent souvent des histoires vues à la télé ou en vidéo. Ils nous les racontent sans doute parce qu'ils ne sont pas bien avec ça. C'est hard quand une gamine de cinq ans dit qu'elle a vu "un monsieur qui écrasait une madame en se couchant dessus" et que "la madame criait". Et qu'elle n'aime pas quand "les monsieurs font mal aux madames" et que "les madames devraient donner des coups aux monsieurs". Tout cela, alors qu'elle a été témoin de violences dans le couple de ses parents. Pas facile pour nous, éducateurs, de reprendre cela avec elle. Pourtant, en nous en parlant, c'est sans doute ça qu'elle nous demande...»*

Une éducatrice

De toute façon, même les questions qui semblent trouver réponses restent toujours en chantier. Et ce n'est pas les esquiver que d'y répondre par d'autres questions. C'est, au contraire, laisser la porte ouverte pour y revenir et continuer à avancer. Maurice Blanchot le dit joliment: «La réponse fait le malheur de la question.» Les bonnes réponses sont celles qui laissent la question ouverte, qui la font vivre: «Oui... Peut-être... On n'en sait trop rien... Mais, nous, on a fait comme cela. Qu'est-ce que tu en penses?»

Quand l'enfant pose une question, c'est qu'il en a déjà pensé quelque chose et qu'il veut savoir ce que, nous, on en pense. Les questions des enfants sont plus subtiles qu'on le suppose par-

fois. Ils nous présentent leurs propres fantasmes lorsqu'ils nous interrogent. Le « comment on fait les bébés ? » n'est pas qu'une question de mécanique. Le langage « je » de l'enfant, dans sa spontanéité, est sûrement une invitation faite à l'adulte à être dans le même registre émotionnel et à s'engager sur un chemin intime.

Pour certaines personnes, ce chemin est douloureux parce qu'il les pousse à se confronter à nouveau à des vécus difficiles, voire à revenir sur une expérience qui est de l'ordre de l'indicible pour elles. Les enfants, eux, vont immédiatement comprendre qu'il y a lieu de verrouiller le sujet, mais ils resteront avec un mystère qui, par ricochet, les tourmentera eux aussi.

Dans ces situations, sans chercher à révéler le contenu traumatisant, pourquoi ne pas s'autoriser à dire qu'on éprouve des difficultés à parler du non-nommable (« C'est pénible pour moi, tout cela me ramène à de trop vilains souvenirs... ») ? Ce dialogue en points de suspension offre quand même une possibilité de se relier les uns aux autres, ce qui peut être très libérateur.

Tout embarras d'adulte est perçu par l'enfant. Si le fait qu'il y ait un malaise n'est pas relevé explicitement, l'enfant en conclura qu'il est fautif d'avoir soulevé un lièvre: erronément, il attribuera le malaise ambiant à la thématique, et non pas à l'adulte. Dès lors, il ne se permettra plus de l'aborder, mais le malaise se cultivera à l'intérieur de lui et la sexualité deviendra un terrain miné à éviter.

Nommer son non-savoir (« Oh là là, tu me poses une colle... ») est également une nécessité pour rester juste avec l'enfant. L'adulte qui répond: « Je ne sais pas, je m'emmêle les pinceaux », dans la mesure où il le dit, n'est pas ignorant et ne s'emmêle pas les pinceaux, puisqu'il a un regard réflexif sur sa propre incompétence ponctuelle.

Les enfants assimilent différemment les choses selon leur âge. Leurs capacités de mentalisation et d'abstraction évoluent. Un petit enfant a ses images à lui, qu'il s'est construites dans la tête et dans lesquelles il puise quand il joue, répond ou échafaude une idée. Il a une pensée qui lui appartient et qui n'est pas la même que celle de l'adulte. Son cheminement cognitif est lui aussi différent dans sa rythmicité, ses élaborations et ses nuances. Avant six ans, l'accès à l'abstraction est limité.

Tout cela n'impose pas qu'on lui parle en faisant l'enfant. Notre discours peut être plus complexe que le sien mais on se doit d'être suffisamment vigilant pour ne pas le perdre en route. De même, on doit être attentif à ne pas l'entraîner sur des terrains qui sont les nôtres mais pas encore les siens.

On est parfois surpris que l'enfant auquel on a donné des explications précises puisse reposer les mêmes questions, oublier qu'il en a reçu des réponses ou transformer totalement le contenu de celles-ci à sa sauce. Tel ce bambin de quatre ans auquel sa maman a expliqué avec force détails comment on fait les bébés et qui résume: « Moi, je sais... Le papa et la maman, ils s'embrassent sur la bouche, le papa crache dans la bouche de la maman et on a un bébé. » Il a transformé une explication qui le dépasse en quelque chose de compréhensible pour lui; c'est sa vérité du moment.

Donner trop d'informations, que ce soit par souci de rigueur ou, sans s'en rendre véritablement compte, par angoisse de laisser un vide, amène une excitation que l'enfant ne parvient pas à canaliser et qui crée un trouble dans son esprit.

Le dialogue entre l'enfant et l'adulte est une construction subtile et de chaque instant, grâce à laquelle ils apprennent à cerner leurs limites respectives. Encore faut-il oser s'y aventurer! Il

est clair aussi que tous les enfants ne sont pas également « lisibles » et « compréhensibles ». Ils signalent plus ou moins vite, ou pas du tout, qu'ils sont saturés ou débordés d'informations et, dès lors, d'émotions. Comme ils témoignent de façon plus ou moins limpide du plaisir qu'ils ont à être dans l'échange.

## **Chemin faisant, l'enfant construit ses représentations, ses fantasmes, son discours, son identité, sa sexualité...**

Le questionnement de l'enfant sur tout ce qui touche à la sexualité et au désir ne surgit pas de but en blanc et ne se focalise pas d'emblée sur le sexe. Il s'intéresse au départ à ce qu'il est, lui, à ce que les autres sont, à ce qu'ils sont par rapport à lui et aux rapports entre tous. Ces chemins de connaissance se ramifient, au gré de ses expériences et intérêts du moment, tout au long de son développement. De ses tout premiers rapports au monde, alors qu'il est nourrisson, à ses derniers moments de vie, l'être humain appréhende de façon évolutive la sexualité et transforme constamment ses représentations qui y sont attachées.

Le bébé « saisit » la réalité qui l'entoure et sa réalité intérieure (crampes, soulagement après défécation...) via ses sens. Souvent, ce qu'il éprouve dans ses expériences sensorielles s'épaissit d'une dimension de plaisir ou de déplaisir. À la sensorialité peut donc s'ajouter la sensualité.

Reprenons l'exemple du tout-petit qui, au contact du mamelon sur sa joue, oriente sa bouche vers la source de lait, attrape le sein et, à l'action de téter pour extraire le lait, ajoute celle de suçoter qui lui procure un réel plaisir; plaisir qui va se diffuser dans son corps tout entier. Autre illustration: le petit bébé nu qui, par hasard, passe sa main sur son sexe peut ressentir une douce sensation qu'il va tenter de revivre en

réitérant son geste. L'agréable trouvé par hasard devient ainsi un agréable recherché. Autre exemple encore : un bambin de trois ans peut prendre du plaisir à maîtriser ses sphincters en retenant ou en lâchant ses selles.

Contrairement à la sexualité de l'adulte qui est polarisée sur la génitalité, le plaisir sensuel de l'enfant, tout comme les images fantasmatiques<sup>3</sup> qui, petit à petit, vont l'accompagner, est lié à toutes les zones de son corps. L'excitation, que peuvent lui procurer ces zones suite à son propre toucher ou au toucher d'autrui, stimule une recherche renouvelée de satisfaction et une activité autoérotique menant à une forme de plaisir qui n'est pas très éloignée de celle que l'adulte peut connaître (c'est ce qui a fait dire à Freud que l'enfant est un pervers polymorphe). On le voit, l'enfant trouve par lui-même les moyens de se procurer et d'éprouver des sensations agréables. Cette recherche participe à l'exploration et à la connaissance de son corps. On peut aussi dire qu'elle est à l'origine de la découverte et de la compréhension de son corps.

Dans ses premiers mois de vie, l'enfant est dans le monde des sensations, des vécus, des éprouvés. À ceux-ci viendront, plus tard, se greffer des images, des représentations, des fantasmes.

C'est aussi dans le contact et la relation à l'autre que le petit enfant découvre tout le potentiel de son corps, entre autres le plaisir qu'il peut produire chez l'autre et celui que l'autre peut amener en lui. Dans un jeu de chatouilles entre un parent et son petit, le plaisir de l'enfant résonne à celui de l'adulte. Mais il peut aussi se transformer en une sensation désagréable lorsque l'excitation, non régulée, le sature et l'encombre. Ce seuil de

---

<sup>3</sup> Images fantasmatiques : images qui prennent leur origine dans la tête sur base de souvenirs, de sensations, de rêves et qui alimentent tout à la fois les sensations et les rêves.

tolérance n'est pas une valeur fixée, il se précise dans l'instant même de la relation.

La découverte par l'enfant des différences anatomiques et de son propre sexe prend, elle aussi, des formes multiples suscitant des éprouvés variés. L'enfant peut simplement s'en étonner ; dans un autre temps, il peut ressentir une angoisse à l'idée qu'on pourrait lui enlever son pénis (angoisse de castration) ou que, s'il n'en a pas, c'est qu'il en a été privé ou qu'on le lui a ôté ; il peut encore être animé d'une curiosité sur les spécificités des filles et des garçons, ceci amenant chez ces derniers la déception de ne jamais pouvoir avoir un bébé dans le ventre.

Toutes les images qui se construisent autour de la différence des sexes apportent leur lot de fantasmes et de réflexions. Les questions que la réalité impose à l'enfant s'épanouissent dans un discours sur le fait d'être un garçon ou une fille (« Mathieu est un garçon, hein, maman ? ») et sont ensuite transcendées par l'interrogation « Qu'est-ce que cela signifie être un garçon / une fille ? ». Dans un premier temps, cette interrogation pousse à rechercher les personnes auxquelles une identification est possible. Ainsi, à la piscine, ce petit gamin de quatre ans refuse d'accompagner sa mère dans les douches réservées aux femmes, parce qu'il a bien compris qu'ayant un zizi, il doit rejoindre le groupe des humains dotés comme lui d'un zizi.

À ce thème de la différence des sexes s'articulent des fantasmes et des angoisses de castration. Ils sont comme des escaliers d'accès à la prise de conscience que l'humain n'a pas tout et que, pour tendre vers la complétude, il a besoin de l'autre. L'un manque de ce qui fait l'autre, et vice versa. Et la réalité de cette frustration prend le pas sur le rêve de toute-puissance.

Pourtant, de plus en plus, aujourd'hui, l'acceptation de la différence et, donc, de l'incomplétude

de l'individu est remise en question dans notre culture, au profit d'un surinvestissement de la «mêmeté». On n'est plus à l'époque où on magnifiait la différence à partir d'une position machiste: avait le pouvoir celui qui possédait le phallus. Actuellement, les repères se transforment: le «même» devient une valeur refuge, qui ouvre tant à l'indifférenciation des sexes (allure androgyne) qu'à la confusion des générations (adultes rêvant de pouvoir se maintenir dans une position infantile). Une époque chasse l'autre. Comment la société et l'individu assimilent-ils tout cela?

Le complexe d'Œdipe fait couler beaucoup d'encre et alimente de nombreuses conversations. On entend souvent dire: «Il me fait son œdipe», «Il est en plein œdipe»... Ce sujet titille la curiosité des parents mais, évoqué à l'emporte-pièce, il ne fait que banaliser les constructions subtiles d'un jeu relationnel en cours de complexification.

L'œdipe est toujours expliqué comme une tentative de séduction du petit enfant à l'égard de son parent de sexe opposé, qui implique un éloignement (jusqu'à imaginer son meurtre) du parent du même sexe et une identification à lui pour prendre sa place.

Reste que la séduction se joue à deux et qu'on peut s'interroger sur «qui séduit qui?»: en affirmant que l'enfant a un désir incestueux pour son parent de sexe opposé, ne cherche-t-on pas à escamoter la participation de l'adulte à ce jeu relationnel? Et à occulter le désir du parent pour son enfant? Désir inavouable et interdit qui amène chez tout adulte du malaise, de la gêne et parfois même de la honte et qu'on attribuerait à l'enfant comme si celui-ci en était l'origine. Pour reprendre ce qu'en dit Georges Devereux, la théorie du complexe d'Œdipe dédouanerait l'adulte de ses fantasmes sexuels à l'égard de l'enfant, en projetant sur ce dernier ses désirs

incestueux. L'œdipe renverrait donc cette problématique au seul psychisme de l'enfant, alors qu'il s'agit d'une réalité relationnelle qui implique tous les partenaires, la mère, le père et l'enfant, chacun animé par ses propres désirs et pulsions. Qu'on ose, une fois pour toutes, regarder en face ses désirs sexuels d'adulte à l'égard des enfants, désirs qu'on se cache à soi-même; cela ne signifie pas pour autant qu'on souhaite passer à l'acte.

La séduction est une composante de toute relation. Elle s'ancre dans le besoin qu'on a tous d'être objet d'amour pour l'autre. Elle est un moteur de sollicitation de l'attention de l'autre, autant pour l'adulte que pour l'enfant.

Quelles que soient les positions théoriques, on peut considérer que l'œdipe représente une étape fondatrice dans le développement du petit enfant, car il lui impose de sortir du paradis de la fusion que permet le lien duel pour accepter d'accéder à une relation à trois. Le troisième larçon apporte inévitablement de la frustration parce qu'il représente une source possible de conflits. Et, pour grandir, on ne peut pas faire l'impasse sur les conflits!

Une autre préoccupation qui anime très vite l'enfant est celle de la scène primitive: d'où je viens? Quelle est mon origine? De quel désir je sors? Un jour ou l'autre, l'enfant réalise et se représente ce qu'est l'acte sexuel, parce qu'il tombe sur une scène d'amour à la télévision, qu'il en entend parler dans la cour de récréation ou que, curieusement, il débarque en pleine nuit dans la chambre de ses parents suite à un cauchemar... Les images et les émois que cette découverte véhicule en lui le turlupinent de manière récurrente mais de façon, chaque fois, un peu différente. Ils peuvent provoquer tout à la fois de l'effroi et de l'excitation qui le débordent. Il les évacue alors par des processus de refoulement ou il tente de les maîtriser en échafaudant ses propres

modèles explicatifs : les fameuses théories infantiles de la sexualité, qui sont autant de constructions naïves et farfelues (par exemple, les bébés naissent par le nombril).

Le stock de représentations que l'enfant se fabrique se constitue à partir de ses sensations de plaisir et de déplaisir, de ses relations, des paroles qu'il reçoit, des ambiances relationnelles dans lesquelles il baigne, des images qu'il capte... Ces représentations, il s'en sert sans cesse et il les transforme, notamment dans ses jeux. Lesquels participent à l'élaboration de sa connaissance de la sexualité et des rapports entre les sexes.

On peut comprendre que, dans cette effervescence, le petit enfant de trois-quatre ans soit souvent animé d'idées angoissantes, excitantes et terrifiantes. Sa fixation sur les loups et les sorcières est une façon de symboliser toutes les pulsions agressives et sexuelles qui l'habitent. Les cauchemars constituent une autre soupape à son bouillonnement pulsionnel.

Et puis, vient le calme après la tempête, ce qu'on appelle la période de latence. Quand l'enfant accède à l'âge de raison et qu'il entre à l'école primaire, il relègue ses préoccupations sexuelles au second plan pour se concentrer sur ce qui est de l'ordre de l'intellectuel. La curiosité qu'il a de la sexualité se transforme en une curiosité pour l'écriture, la lecture, le calcul...

Les émois sexuels sont mis en sommeil, un peu comme la lave d'un volcan entre deux éruptions. La pression interne se maintient mais l'enfant met en place une série de stratégies pour la canaliser : intégration des interdits, conformité aux normes, repli sur le groupe de pairs du même sexe et réappropriation des grands thèmes de la sexualité à travers des questions d'ordre cognitivo-intellectuel (dont certaines surgissent comme pour la première fois).

Dans cette approche très rationnelle de la sexualité que l'enfant développe à ce moment-là, toutes les sensations et les représentations pulsionnelles qu'il s'en faisait peu de temps avant semblent être passées à la trappe ; c'est pour cette raison que Danielle Rapoport parle de «sexualité oubliée». Il va donc s'étonner, et même s'indigner, devant des expressions ou des comportements d'un jeune enfant connotés sexuellement. Il s'offusquera, par exemple, de la curiosité sexuelle d'un petit, la jugeant sale et indigne, alors que, peu de temps avant, il faisait de même, mais il ne peut plus se le représenter. Ce qu'il y a quelque temps encore, il acceptait naturellement – voir ses parents nus, prendre un bain ou partager la salle de bains avec eux – devient encombrant, voire intolérable.

Aujourd'hui, laisse-t-on encore les enfants dans des conditions qui leur permettent de vivre cette «période de quiétude»? Les excitations sont tellement multiples qu'ils ne peuvent pas toujours s'en prémunir. D'une part, la société fournit quotidiennement des sollicitations d'ordre sexuel (profusion d'images livrées par les médias...). D'autre part, sur le plan de l'intimité familiale, des événements peuvent venir troubler ce calme instable, tels que la naissance d'un bébé, la séparation des parents ou l'arrivée d'un nouveau conjoint. L'enfant est là à nouveau projeté dans un questionnement aigu sur la sexualité, tout cela ressollicitant chez lui une attention ciblée sur le désir, l'intimité, la relation sexuelle...

Enfin, le grand chambardement de l'adolescence va réactiver avec une puissance démultipliée toutes les questions et tous les éprouvés que l'enfant a vécus jusque-là. Les places intrafamiliales vont fondamentalement être réinterrogées à travers toutes les relations que l'adolescent va initier à l'extérieur de son premier cercle de vie.

## Un ouvrage à réécrire sans cesse

Cet article a tiré sa source d'un dialogue entre nous. Comme si nous nous étions promenés sur un sentier et avions sautillé d'une pierre à l'autre, loin d'une voie rectiligne et structurée.

Notre préoccupation était de soutenir, chez les adultes, une réflexion sur la manière d'aborder avec les enfants la question de la sexualité dans toutes ses composantes. Dans cette démarche, nous avons éprouvé plus d'une fois nos propres ambivalences, contradictions et paradoxes.

Cet article s'est ainsi construit comme un processus plutôt que comme un assemblage de contenus relatifs à la sexualité: une question en amenait une autre, une idée ne tenait pas sans son contrepoint, un doute donnait lieu à d'autres élaborations, un malaise suscitait un nouveau questionnement, une certitude pour l'un relançait le débat pour l'autre... Nos positionnements de parents, de cliniciens et de formateurs ont fait se déployer des points de vue multiples.

Cet ouvrage est à la fois intemporel et à réécrire sans cesse. Intemporel, car l'humain, enfant ou adulte, remet toujours les mêmes questions sur le métier, et ce, depuis la nuit des temps. À réécrire sans cesse, parce que la sexualité s'exerce, s'exprime et est représentée de manière différente selon les époques et les cultures. Que nous le voulions ou non, notre discours reste hautement dominé par la psychanalyse. Celle-ci offre, certes, une lecture riche et complexe de la manière dont chacun se débrouille avec la sexualité, mais ce n'est qu'une lecture parmi d'autres possibles.

Nous avons aussi délibérément fait le choix de ne pas aborder le problème de la confrontation des enfants aux déviances sexuelles. Il est, hélas, la préoccupation majeure de beaucoup d'adultes, dont les craintes sont hypertrophiées en regard de la réalité. De ce fait, ils escamotent les questions essentielles que leur soumettent les enfants et risquent de distordre leur curiosité. Parler sereinement des déviances sexuelles ne peut se faire que dans un climat où le dialogue sur la sexualité existe préalablement. On sait combien il est contre-productif de tenter de faire de la prévention lorsqu'on est dans la peur et l'angoisse. Au lieu de renforcer la capacité des enfants à décoder ce qui est supportable, intrusif ou insécurisant pour eux, on leur impose trop souvent un monde terrifiant chargé de ses fantasmes les plus sordides, et ce, à un moment où ils sont loin de pouvoir imaginer une sexualité de cet ordre.

Notre réflexion, ici, a porté sur le dialogue avec les enfants jusqu'à dix-douze ans. Avec les adolescents, ce dialogue va se conjuguer autrement, davantage de façon plurielle, puisqu'ils ouvrent leur espace familial à d'autres rencontres et à d'autres façons de penser et d'agir...



## Bibliographie

---

- Bion W. R. (1962), *Aux sources de l'expérience*, Paris, P.U.F., 1979.
- Dejours C. (2001), *Le corps, d'abord. Corps biologique, corps érotique et sens moral*, Paris, Payot, 2003.
- Entretien entre Georges Devereux et Geneviève Delaisi de Parseval sur le contre-transfert paru dans *Le Monde* du 18 mai 1980, in *Le roman familial d'Isadora D.*, Delaisi de Parseval G., Paris, Odile Jacob, 2002.
- Erikson E. H. (1968), *Adolescence et crise. La quête de l'identité*, Paris, Flammarion, 1972.
- Ferenczi S. (1933), «*Confusion de langue entre les adultes et l'enfant*», in *Psychanalyse. Œuvres complètes*, tome IV, Paris, Payot, 1982.
- Freud S. (1905), *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Paris, Gallimard, 1987.
- Kipman S.-D. et Rapoport D., *La sexualité «oubliée» des enfants*, Paris, Stock/Laurence Pernoud, 1993.
- Tisseron S., *Ces désirs qui nous font honte. Désirer, souhaiter, agir: le risque de la confusion*, Bruxelles, *Temps d'Arrêt*, Ministère de la Communauté française, 2004.
- Tisseron S., *Vérités et mensonges de nos émotions*, Paris, Albin Michel, 2005.
- Winnicott D. W. (1971), *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, 1975.

## Prenons le temps de travailler ensemble.

La prévention de la maltraitance est essentiellement menée au quotidien par les intervenants. En appui, la Cellule de coordination de l'aide aux victimes de maltraitance a pour mission de soutenir ce travail à deux niveaux. D'une part, un programme à l'attention des professionnels propose des publications (livrets Temps d'arrêt), conférences, formations pluridisciplinaires et mise à disposition d'outils (magazine Yapaka). D'autre part, des actions de sensibilisation visent le grand public (campagne Yapaka: spots tv et radio, magazine, autocollant, carte postale, livre pour enfant...).

L'ensemble de ce programme de prévention de la maltraitance est le fruit de la collaboration entre plusieurs administrations (Administration générale de l'enseignement et de la recherche scientifique, Direction Générale de l'Aide à la jeunesse, Direction générale de la santé et ONE). Diverses associations (Ligue des familles, services de santé mentale, plannings familiaux...) y participent également pour l'un ou l'autre aspect.

Se refusant aux messages d'exclusion, toute la ligne du programme veut envisager la maltraitance comme issue de situations de souffrance et de difficulté plutôt que de malveillance ou de perversion... Dès lors, elle poursuit comme objectifs de redonner confiance aux parents, les encourager, les inviter à s'appuyer sur la famille, les amis... et leur rappeler que, si nécessaire, des professionnels sont à leur disposition pour les écouter, les aider dans leur rôle de parents.

Les parents sont également invités à appréhender le décalage qu'il peut exister entre leur monde et celui de leurs enfants. En prendre conscience, marquer un temps d'arrêt, trouver des manières de prendre du recul et de partager ses questions est déjà une première étape pour éviter de basculer vers une situation de maltraitance.

La thématique est à chaque fois reprise dans son contexte et s'appuie sur la confiance dans les intervenants et dans les adultes chargés du bien-être de l'enfant. Plutôt que de se focaliser sur la maltraitance, il s'agit de promouvoir la «bienveillance», la construction du lien au sein de la famille et dans l'espace social: tissage permanent où chacun – parent, professionnel ou citoyen – a un rôle à jouer.

Ce livret ainsi que tous les documents du programme sont disponibles sur le site Internet:

[www.yapaka.be](http://www.yapaka.be)

## Temps d'Arrêt:

*Une collection de textes courts dans le domaine du développement de l'enfant et de l'adolescent au sein de sa famille et dans la société. Une invitation à marquer une pause dans la course du quotidien, à partager des lectures en équipe, à prolonger la réflexion par d'autres textes.*

### Déjà paru

- L'aide aux enfants victimes de maltraitance – Guide à l'usage des intervenants auprès des enfants et adolescents. Collectif.
- Avatars et désarrois de l'enfant-roi. Laurence Gavarini, Jean-Pierre Lebrun et Françoise Petitot.\*
- Confidentialité et secret professionnel : enjeux pour une société démocratique. Edwige Barthélemy, Claire Meersseman et Jean-François Servais.\*
- Prévenir les troubles de la relation autour de la naissance. Reine Vander Linden et Luc Roegiers.\*
- Procès Dutroux ; Penser l'émotion. Vincent Magos (dir).
- Handicap et maltraitance. Nadine Clerebaut, Véronique Poncelet et Violaine Van Cutsem.\*
- Malaise dans la protection de l'enfance : La violence des intervenants. Catherine Marneffe.\*
- Maltraitance et cultures. Ali Aouattah, Georges Devereux, Christian Dubois, Kouakou Kouassi, Patrick Lurquin, Vincent Magos, Marie-Rose Moro.
- Le délinquant sexuel – enjeux cliniques et sociétaux. Francis Martens, André Ciavaldini, Roland Coutanceau, Loïc Wacquant.
- Ces désirs qui nous font honte. Désirer, souhaiter, agir : le risque de la confusion. Serge Tisseron.\*
- Engagement, décision et acte dans le travail avec les familles. Yves Cartuyvels, Françoise Collin, Jean-Pierre Lebrun, Jean De Munck, Jean-Paul Mugnier, Marie-Jean Sauret.
- Le professionnel, les parents et l'enfant face au remue-ménage de la séparation conjugale. Geneviève Monnoye avec la participation de Bénédicte Gennart, Philippe Kinoo Patricia Laloire, Françoise Mulkay, Gaëlle Renault.\*
- L'enfant face aux médias. Quelle responsabilité sociale et familiale ? Dominique Ottavi, Dany-Robert Dufour.\*
- Voyage à travers la honte. Serge Tisseron.\*
- L'avenir de la haine. Jean-Pierre Lebrun.\*
- Des dinosaures au pays du Net. Pascale Gustin.\*
- L'enfant hyperactif, son développement et la prédiction de la délinquance : qu'en penser aujourd'hui ? Pierre Delion.

\*Épuisés mais disponibles sur [www.yapaka.be](http://www.yapaka.be)